

S'étant frotté la tête contre un pubis poilu, le fou se promène la tignasse en pétard, les cheveux embroussaillés comme de l'étoupe. N'ayant ni hauteur ni forme, le fou n'a non plus d'épaisseur et pas plus de consistance que de couleur. Il n'a ni nom ni matricule ni argent ni ventricule. S'il court, il s'arrête aussitôt. S'il se lève, il se recouche illico. Éveillé, il dort. Endormi, il veille. N'ayant ni maison ni charrette, il n'a pas de balais ni de serpillière. Il n'est ni vivant ni mort, il n'est ni froid ni chaud. Il n'a ni père ni mère, il n'a ni patrie ni havre. N'ayant pas de portefeuille, il n'a ni carte ni crédit. N'étant d'aucun parti ni d'aucune confrérie, il ne porte ni drapeau ni étendard ni rosette. Il ne va ni à l'église ni au stade ni au bordel ni à l'école. Ne fréquentant pas les cercles ni les assemblées, il n'a de notion ni des règles ni des lois. La plupart du temps il fraude.

La brouette bien empoignée, le fou remonte une pente finissant en raidillon. Et calme, sur la terre, les pavés et sur l'herbe, pense, cogite, rumine, soupèse, évalue, se tâte. Et tout en se tâtant trotte. Quelles histoires raconter ? Quels jurons proférer ? Y aura-t-il de la bouse sur la prairie des vaches ? Si pas de bouse, nous prendrons du crottin. Dans et autour de l'étable des chevaux. Ils accourent du fond du pré, s'intéressent à ce qu'il fait de leur merde. Heureux crotteurs des champs brabançons, le jardinier aime autant la douceur de vos naseaux que celle de la raie culière des femmes. Trotinant, suant, comme un déjà vieux cheval de trait, il songe aux saveurs, aux odeurs, aux couleurs, aux formes. Pense à sa mère vivante, se souvient de la plupart de ses gestes. Est obsédé par quelques phrases prononcées par cette femme. Pour y penser, écrit. Nous parlerons d'elle en long et en large. Nous parlerons de Russie qui est le pays où elle est née. D'elle nous ne possédons qu'un poème, dix photographies où on la voit belle et trois recettes indispensables. Nous avons

donc la voix, la beauté et la bonté, comme est bon le beurre, comme est bon le poisson fumé, comme sont bons les pirojki frits farcis au chou ou à la poitrine de bœuf.

Le rouge de la betterave est son rouge préféré.

L'histoire peut commencer. Un homme assis dans un potager sur une chaise en bois attend la lune qui s'est enlisée dans un épais nuage formant bien entendu un dragon d'une telle beauté que toutes choses terrestres semblent se courber de respect. Puis la lune est pondue par la bête qui bondit plus haut ou plus loin ou plus bas, personne ne le sait, pas même le bonhomme assis qui voit enfin ses tiges d'asperge comme il voulait les voir, et fait un vœu. Je ferai commerce de mes ongles lunule par lunule, à raison de dix lunules par mois. Ce que d'aucuns appellent rognures, je les nomme lunules ou croissants. Chaque croissant d'ongle sera fiché dans une galerie de ver, de telle planche ancienne d'un escalier ou d'un meuble à tiroirs, planche peinte en noir ou en vert sombre comme un calendrier, offrande au temps d'un croissant de lune.

Tout y sera dit.

vince de Smolensk en compagnie des autres enfants dont il faudra chercher les traces. Là, la foudre tombe avec force, tuant humains et bestiaux.

Est assise dans son jardin, à l'ombre du noyer, celle qui naquit à Staraya Buda à sept cents kilomètres à l'ouest de Moscou, au milieu de la vaste plaine formée de croupes de tourbe, et ses orteils nus jouent avec une feuille morte prématurément, et ses yeux sont fichés dans le bleu dense du ciel hesbignon. À ses pieds le chien Berek dort dans l'aspérule odorante. S'agitent les cheveux de celle qui aimait s'asseoir sur l'unique rocher erratique du village, qui, à l'heure présente, s'enfonce dans la terre grise de forêt. Là, ce n'est pas le tchernoziom, petit père. Là, quand advient la famine, on mange des nèfles blettes et des cornouilles.

Sa maison était la plus belle, les boiseries des fenêtres délicatement festonnées d'arabesques et peintes en bleu, en vert et en rouge, afin de rappeler le firmament, la viridité végétale et le feu de beauté du soleil. Derrière les rideaux, les yeux de Timofievna.

Regarde les peupliers de Hesbaye, celle qui était joyeuse et qui chantait dans l'air parfumé de la pro-

Un très jeune homme, quatorze ou quinze ans – qui peut le savoir ? – un peu trop long, de longs cheveux tombant sur les épaules, s’ennuie dans sa chambre. Ou, pour être plus précis, n’y a plus rien à faire, dans la chambre qu’il partage avec son frère aîné. La chambre donne sur le verger, sur les pommiers. Voyons, en quelle saison sommes-nous ? Nous voudrions être en été, ce magnifique été sur une vaste campagne. À l’époque des reines-claude. Comme c’est beau les reines-claude ! Comme c’est saturé de sucre ! Dans l’air saturé de soleil, des reines-claude saturées de sucre, le fumier plus odorant, les orties plus vives, les lapins, tous les lapins, trop de lapins avec leur énorme douceur, leur moelleux catastrophique. Moelleux, est-ce le mot adéquat ? Peu importe, nous verrons plus tard.

Un jeune homme d’une quinzaine d’années décide de s’égayer dans les champs qu’il vient de voir par la fenêtre. Au bout, à l’horizon, n’est visible que la cime des arbres du bois des tombes, la canopée. Voilà qu’il est question de tombes, de deux tombes et pas de n’importe quelles tombes. Mais invisibles au cœur du feuillage.